

Les Dormeurs

Une nouvelle

de Pierre de Beauvillé

2008

Je suis l'un des derniers.

Après une semaine de lutte épuisante pour rester en éveil, je vais à mon tour céder à la nuit, car je n'ai pas le courage de mettre fin à mes jours. Mais auparavant j'espère avoir la force de décrire ce qu'il est advenu, afin que les générations futures, si futur il y a, tentent de comprendre ce qui s'est passé.

Tout a commencé il y a deux mois. Cette une bien courte durée, quand on y songe, pour l'apocalypse. C'était la nuit du 21 juin, date du solstice d'été.

Cette nuit là, contre toute attente, la comète Hale-Tuttle, ou plutôt *ce que l'on nous a présenté comme tel*, est passée au large de la Terre. Avec trois ans d'avance sur son cycle de révolution. Après quelques heures de silence, les autorités scientifiques nous ont expliqué, en s'appuyant sur de nombreux schémas et analyses, que cette anomalie était due à des phénomènes complexes d'attraction-répulsion entre les planètes proches de nous, combinés à certains effets de vents solaires plus puissants qu'à l'accoutumée.

Mais à présent, avec le recul, nous, les derniers, avons la certitude que ces explications avaient été forgées de toute pièce pour prévenir un affolement mondial... Nous avons la certitude que ce qui est passé dans le ciel du 21 juin n'était ni la comète Hale-Tuttle, ni aucune autre comète.

Peu importe ce que c'était. L'important est de savoir que les rêves sont apparus le lendemain soir. Et le surlendemain, partout, sur Internet, dans les médias, dans les rues, en famille, entre amis, les gens ne parlaient plus que de cela. Des cauchemars invraisemblables qui les avaient fait hurler dans leur sommeil.

Le monde bruissait de ces conversations décousues, à la fois étonnées et inquiètes. Nous étions tous troublés par des détails et des descriptions que nous nous échangeions, souvent étonnamment concordantes. Avec quelques subtiles variations personnelles, nous racontions nos visions communes de villes molles, dégoulinantes et éphémères. De montagnes noires, de gouffres sans fond survolés de nuages visqueux et protéiformes. Beaucoup d'entre nous avaient vu les mêmes constructions cyclopéennes à la géométrie incompréhensible et senti

ces vagues de tristesse lancinante, effectué ces bonds gigantesques et lents entre les espaces glauques et les étendues désolées de déserts qui n'étaient pas de cette Terre.

L'étonnement succéda rapidement à la crainte, au fur et à mesure que les jours et les nuits passèrent. Le repos, en effet n'était plus de ce monde. Certains, peut-être plus sensibles que d'autres, étaient parvenus aux confins des étendues que tous nous survolions en rêve. Ils disaient y avoir vu des entités innommables, de la taille de galaxies, tapies dans les angles obscurs d'improbables dimensions.

Après une semaine de nuits agitées, de réveils en cris et en sueur, beaucoup de ces gens refusèrent de dormir. La consommation de café et de drogues excitantes connut un engouement mondial sans précédent. La nuit, les rues et les lieux publics étaient bondés d'hommes, de femmes, d'enfants, qui se tenaient compagnie, se forçaient à converser, à se réveiller mutuellement.

Mais au bout de quelques jours, tous avaient compris que la vie sans sommeil était impossible. On entendit parler des premiers suicides. Par dizaine, puis par centaines. Puis par milliers. Les nuits étouffantes de l'été raisonnaient des cris des endormis, des conversations des vivants, des coups de feu des désespérés, des plaintes et des gémissements de leurs proches.

Comme pour tout le monde, les rêves qui m'envahissaient se faisaient de plus en plus précis et tangibles. Je me souviens d'avoir survolé des champs de ruines, où vagissaient d'autres humains perdus, incarcérés dans d'immenses cubes de marbre noir, visqueux et transparents... De mon altitude, je ne pouvais que contempler la détresse de ces malheureux, tandis, que flottant dans les airs nauséabonds, je naviguais avec des myriades d'autres rêveurs, contre mon gré, vers des espaces étranges aux couleurs indescriptibles. Parfois notre vitesse s'accélérait, et nous avions la sensation de glisser dans un bain d'éther vers une destination prédéfinie par une irrésistible et colossale volonté. Une volonté extérieure.

A dire vrai, ces voyages nocturnes avaient fini de m'angoisser, à la longue. Fatigué de notre réalité, au chômage, sans famille, isolé dans la grande métropole polluée et hurlante, je finissais par prendre un certain plaisir au vol onirique qui m'était offert chaque nuit. Contrairement à la plupart des gens autour de moi, j'avais de moins en moins peur.

Jusqu'à la semaine dernière.

Les suicides se comptaient à présent par millions dans le monde. En me documentant sur les témoignages et les mots d'adieux laissés par les infortunés, je compris qu'ils étaient arrivés au bout du voyage et ne pouvaient se résoudre à s'endormir de nouveau, de peur d'arriver pour de bon à destination.

A présent je les comprends. Avant-hier soir, mon périple aérien a été particulièrement horrible. Après avoir survolé des étendues interminables de glaces et de rocs, alors qu'un halo blafard et un hululement grotesque s'élevaient de l'horizon, j'ai vu mes compagnons de voyage précipités vers ces choses au loin, gargantuesques masses protoplasmiques issues des étoiles, magmas informes et bruissant dont l'origine se perd dans la nuit des temps. J'ai entendu ces grondements sourds, infrabasses assourdissantes évoquant une mastication abominable d'univers entiers. Je me suis réveillé en hurlant dans l'immeuble vide, desséché d'avoir trop transpiré. Depuis cette nuit, je refuse de dormir. Je lutte en vain contre la fatigue, et mes paupières s'alourdissent comme des portails de plomb au fur et à mesure que j'écris ces lignes.

Je réalise que ceux qui ne se sont pas supprimés dorment à présent à jamais. Je crains de m'assoupir car j'ai peur d'être happé comme les autres vers le bouillonnement cosmique. Pourtant je ne me résous pas à utiliser le pistolet que j'ai à mes côtés. Peut-être existe-t-il quelque chose derrière le magma glouton, ce lieu maudit où les rêves finissent, où toute réalité est dévorée par le chaos balbutiant et vociférant que j'ai entrevu.

La fatigue est plus forte que le courage d'en finir. La fatigue et la curiosité.

Je souhaite bonne chance ceux qui voleront avec moi ce soir. A ceux qui tiennent toujours à rester éveillés, je leur dit à très bientôt. Car ce n'était pas une comète. C'était le signal du départ. Il n'y a pas d'échappatoire.